

Extrait du CARNAVAL de Béla Hamvas

Traduction du hongrois par Magda Huszár et C. Kotanyi

(Introduction: Bormester introduit le livre IV par le dernier alinéa du *curtain lecture* du livre III :

« La partie qui suit, je l'ai intitulée l'époque de mes biographies parallèles. En effet, si j'ai choisi de l'appeler comme cela, c'est parce que, comme vous le savez, pour la plupart d'entre nous, la vie se divise à un certain moment... »

Quand, à vingt-cinq ans, j'ai répondu à l'appel, après avoir fini l'École Militaire, et que j'ai été affecté au régiment comme adjudant, et que mon commandant (mon beau-père, le sergent major Kanavasz) m'a dit : 'Choisissez votre champ de bataille, vous pouvez aller au nord ou au sud', je l'ai remercié d'être si obligeant en me laissant le choix.

Je suis allé au front sud mais j'ai vécu exactement comme si j'avais été au nord, et au front nord comme si j'avais été au sud... Ne riez pas. C'est à ce moment-là que j'ai découvert la polyphonie de la vie. - ... Donc, comme je vous le disais, j'ai vécu à deux endroits en même temps... Au nord, j'ai été fait prisonnier par les Russes qui m'ont mis dans un wagon avec un tas d'autres prisonniers. Le train s'est mis en marche vers le nord. Et en même temps, sur le front ouest, je me sauvais à la frontière, je me procurais des habits de civil, je me cachais dans un convoi de marchandises et je descendais vers le sud. C'était, comme je vous le disais, l'époque de mes biographies parallèles. – »

Le **livre IV** raconte par des étapes parallèles la vie dédoublée du héros : Au front russe, Michail réussit à s'enfuir, se cache dans la forêt sibérienne, puis est contraint de fuir encore plus à l'Est, traverse la Sibérie, la Chine, l'Inde et arrive au Tibet. Il passe des mois dans un monastère bouddhiste, voyage avec un père jésuite et ils échangent longuement leurs idées sur les différences entre le Bouddhisme et le Christianisme, etc. – Parallèlement, la vie de Mike est pleine d'action, il va de succès en succès, amasse une grande fortune, parcourt les deux Amériques et l'Afrique. – Finalement, Michail et Mike se rencontrent dans la rue, à Zanzibar, se reconnaissent, se fondent en une seule personne et décident de rentrer au pays après sept ans de voyages à travers le monde.

Le *curtain lecture* à la fin du livre IV analyse les deux actions parallèles. L'agent spirituel explique :

« Rien ne serait plus insensé que de prendre Mike et Michail pour un moi dédoublé. Pourquoi ? Parce que l'existence humaine s'est tellement dilatée au vingtième siècle (elle s'est différenciée), qu'elle est devenue incompréhensible (non intégrable) pour un seul moi (une seule conscience) humaine.... Ce serait une erreur de considérer la chose comme une anomalie (comme une maladie). Ce n'est un dédoublement de la personnalité que pour les gens qui s'effrayent de ce dédoublement (ne sachant pas comment le dissoudre dans l'humour) et qui en perdent la raison (ce sont les schizophrènes.) » Mike et Michail (le plaisir et la pénitence) ne sont que les deux formules fondamentales de la fuite devant la réalité ».

Livre IV

A Naples, je suis allé immédiatement au port, et en effet, le bateau africain était prêt à lever l'ancre. Je l'épiais du petit môle vis-à-vis. Un homme y était assis, laissant pendre ses pieds et crachant sur une pelure d'orange qui flottait là. Chaque crachat atteignait sa cible. A peu près toutes les trente secondes, dès que la salive s'était amassée, il se penchait légèrement en avant, visait avec précision la pelure, gonflait ses joues et tirait. Pour le coup, je me suis assis près de lui et j'ai tenté ma chance.

Ne vous fatiguez pas, me dit-il. A votre âge, ça ne s'apprend plus. Il faut commencer avant ses dix ans, c'est comme pour le piano.

Et vous, où avez-vous appris ?

Chez moi, à Copenhague –

Vous êtes danois ?

Je m'appelle Melius –

Melius était marchand de cire, et à l'entendre, il avait pris part à la guerre, sous les armes, du côté allemand, puis était passé du côté Français. Il s'était échappé d'un camp de prisonniers, avait voulu aller en Afrique, mais avait pris par erreur un bateau pour Naples –

Vous aussi, vous allez en Afrique ?

Vous aussi ?

Nous observions avec insistance le bateau africain. Sa cheminée fumait doucement.

Melius gonfla ses joues, le crachat partit en sifflant. Touché.

Vous touchez toujours ? ai-je demandé.

Quatre-vingt dix huit fois sur cent. C'est un taux de championnat mondial, mais je n'y attache pas trop d'importance –

Pourquoi pas ?

Là-bas, sur la côte, il y a deux gendarmes qui – enfin, vous me comprenez – une patrouille, quoi. Tout seul, je n'y arriverai pas. Nous leur prenons leurs uniformes et nous prenons le large pour l'Afrique –

De cinq à six ? Bon, allons-y –

Il n'est que quatre heures –

Pause.

Maintenant, c'est mieux ici, dit-il. Ils ont gagné une bataille quelque part. Il y a un mois, ils étaient en train de perdre, c'était assez désagréable, ils cherchaient des gens à tout prix, ils voulaient mettre tout le monde en prison et les fusiller comme des espions, vous savez ce que c'est –

Je comprends – ai-je dit.

Nous nous sommes mis en route et nous avons quitté la ville en longeant la côte sous les rochers.

Vous le prenez à la gorge et un bon coup sur la tête pour qu'il perde connaissance, dit Melius. Vous avez déjà fait ce genre de choses ?

Non –

Pensez à l'Afrique. Ça vous aidera. Si ça ne marche pas, alors pouf, vous comprenez ?

Bien sûr –

Nous nous sommes cachés derrière les rochers. J'ai cherché une pierre bonne à empoigner, je l'ai serrée dans ma paume. Dix minutes plus tard, les gendarmes venaient. J'ai sauté sur le chemin devant eux, j'en ai saisi un à la gorge de la main droite, je l'ai frappé à la tempe avec la pierre, puis je me suis agenouillé sur lui et je lui ai serré le cou.

Ça suffit, avait dit Melius.

Nous avons porté les deux gendarmes derrière les rochers.

Vous avez traité cet homme avec beaucoup de sévérité –

Comment ça ?

Je crois bien qu'il soit décédé –

Ah, vraiment ?

Melius se pencha sur son bonhomme à lui et l'observa à son tour.

Hum, dit-il après un certain temps.

Il est achevé, lui aussi. Vous savez, j'ai grandi dans une famille de pasteurs –

Et c'est là que vous avez appris ça ?

Oh non. Mais je suis toujours bouleversé de voir quelqu'un partir avant son heure –

Une demi-heure après, nous trotions vers la ville, habillés en gendarmes.

S'il arrive quoi que ce soit, je hurle : Héhé-lé-hillia ! avec des éclairs dans les yeux comme si je voulais vous étripper. Vous pigez ? Héhé-lé-hillia ! Vous, vous gardez votre calme, vous vous mettez au garde-à-vous, bien droit, vous faites le salut militaire et vous répondez en mettant le plus de rage possible dans votre voix : Bourramoro !

C'est tout ?

Vous verrez. Résultat garanti. Je n'en ai encore vu aucun qui ait pu résister à ça. Je connais les indigènes –

Au passage, Melius prit son bagage dans un bistro. C'était une petite boîte. Il la mit dans sa musette. Nous avions le temps, il n'était que sept heures. Le bateau partait à neuf heures. L'un des gendarmes avait un peu d'argent, nous l'avons bu.

A neuf heures moins le quart, nous avons mis la baïonnette au canon et nous avons abordé le bateau par le pont. Le contrôleur de billets nous donna le salut militaire. Melius se dirigea tout droit

vers le restaurant. Arrivé au pas de la porte, le voilà qui hurle sur son ton strident : Héhé-hillia ! Je me suis mis aussitôt au garde-à-vous, j'ai fait le salut militaire et j'ai crié comme un enragé : Bourramoro !

Les garçons du restaurant étaient terrifiés. Melius se dirigea vers le maître d'hôtel et exigea ses papiers. Le maître d'hôtel le tira à part et lui expliqua quelque chose. J'étais à la porte, la baionnette au canon. Puis nous sommes allés au bar et à la cuisine. Melius traversa le pont de première classe tout en dévisageant les gens un à un. Le capitaine s'approcha pour se renseigner. Melius alors hurla de sa voix stridente : Héhé-hillia !

Je me mis au garde-à-vous et je hurlai à mon tour, rageur : Bourromoro !

Le capitaine fit vivement deux pas en arrière et porta la main à la casquette. Pardon, dit-il, je ne savais pas –

Veuillez nous faire donner des cabines, dit Melius poliment, et nous sommes descendus.

Une troisième sonnerie, et le bateau leva l'ancre. Le maître d'hôtel nous apporta à manger et nous fit porter une bouteille de gin et du soda dans la cabine. Tôt le matin, Melius organisa un contrôle des passeports. Vous savez, ici tout le monde a quelque chose à cacher. Comme partout, d'ailleurs. Oui, partout. Personne n'est blanc-bleu. C'est pour ça que la police joue toujours gagnant. Il apposa un cachet dans chaque passeport et préleva pour cela la somme de dix-huit lires trente-six (jamais une somme ronde, vous comprenez ?). Moi, j'émettais les quittances.

Ces cachets, où les avez-vous eus ? ai-je demandé dans la cabine.

Melius sortit sa petite boîte. Savez-vous ce que c'est ? C'est une collection complète de cachets. En vingt minutes, je peux fabriquer n'importe quel cachet. C'est indispensable de nos jours. Sans cachets, vous ne pourrez pas survivre parmi les indigènes. Regardez celui que j'ai fabriqué aujourd'hui. 325/IV.A.-L.N.C.-Napoli. C'est habile, non ? C'est ça que j'ai tamponné dans les passeports des voyageurs. Les déserteurs ont payé un supplément, regardez, il y environ trois mille lires, la moitié est pour vous.

Ça aussi, vous l'avez appris dans votre famille de pasteurs ?

On apprend beaucoup de choses chez les pasteurs. Même des choses bien. Le plus souvent, il suffit de faire le contraire.

Ah, ai-je dit, c'est maintenant que je commence à vous admirer vraiment –

Que voulez-vous admirer ? Au Congo, je venais avec de la verrerie, ici, je viens avec des cachets. Les indigènes sont partout les mêmes –

Ce mot d'indigène, c'est vous qui l'avez inventé ?

C'est moi, pourquoi ? Il vous plaît ? Je vous l'offre.

Je vous admire encore plus –

Donnez-moi plutôt une cigarette. J'ai vu que le steward vous en remplissait les poches.

Je vous en prie. Nous buvons un gin ?

Nous avons bu.

L'arrivée fut sans complications. Melius et moi quittâmes le bateau en premiers. Melius alla tout droit aux garde-côtes. Il leur donna un document couvert de huit cachets tous différents et leur demanda de nous montrer le bureau du commandant. Ils nous le montrèrent et nous fîmes le salut militaire –

Le matin, Tiouzemki entra et s'assit sur mon lit.

Quelle chance que le printemps soit là –

Qu'est-ce qui ne va pas ? ai-je demandé.

Les troupes révolutionnaires et les troupes contre-révolutionnaires viennent tous par ici. On dirait que le grand affrontement –

Que conseilles-tu ?

Tiouzemki fit le signe de la croix. Partir, dit-il. Partir le plus loin possible –

Partir où ?

Dans la taiga –

Tu es fou –

La taiga, c'est bien. Surtout en été. Il y a beaucoup de gibier. Il ne fait pas froid. On ne nous trouvera pas. Nous emporterons des fusils, des munitions. On peut chasser, il y a de l'eau, beaucoup de poisson –

Et Tamara –

Elle viendra avec nous. Beaucoup partent. Je l'ai vu ce matin, ils partent en charrette, ils prennent les vieux, les femmes, ils chargent leurs paquets et vont dans la taiga. Beaucoup de poisson, du gibier, en attendant l'automne, ça se calmera –

Il fit encore le signe de la croix.

Au bout d'une semaine, le camp de prisonniers était presque vide. Tout le monde se sauvait, la moitié chez les rouges, l'autre moitié chez les blancs, des fous –

Tamara entraînait justement.

Viens ici, Tamara. Tiouzemki me dit à l'instant que nous devrions aller dans la taiga. Tu viens ?

La taiga est bonne, dit-elle, surtout en été.

Marchal, appelai-je.

Le chien sauta, vint près de moi et me regarda. Marchal, dis-je, qu'en penses-tu ? Devons-nous aller dans la taiga ?

Marchal sauta, aboya, courut en rond.

Tu vois, dit Tamara, il est d'accord –

Je sortis du lit et je commençai à m'habiller. Quand partons-nous ?

Tiouzemki fit le compte : les deux fusils, on les a, les munitions, on les a, la charrette, les couvertures, le couteau, les casseroles, la hache, la cuillère, les allumettes, la bougie, le sac de farine, tout y est –

Le troisième jour, un jour d'avril radieux, Tamara, Tiouzemki, moi et Marchal nous partîmes pour la taiga. Nous avons encore trouvé un cheval en dernière minute. Tiouzemki placa son icône sur la charrette. Nous avons quelques pommes de terre, des oignons, une motte de beurre et une paire de chaussures pour Tamara. Cela nous prendrait dix jours. Le camp de prisonniers était vide. On entendait à l'Est le grondement des canons.

Nous partîmes directement vers le nord. La steppe verdissait déjà, la neige avait partout disparu sauf sur les versants nord. Marchal allait de l'avant tout en jetant des coups d'œil à l'arrière de temps en temps. Le lendemain soir, nous arrivâmes au fleuve, et le matin nous essayâmes de pêcher. Nous prîmes tout de suite deux grands poissons que nous fîmes cuire. Le soir, nous dormîmes sous la tente, Tamara et moi sous la même couverture, Tiouzemki à part. Marchal montait la garde près de la charrette.

Le temps s'embellissait rapidement, et quand nous arrivâmes à la grande forêt, il faisait déjà chaud. Où voulions-nous nous arrêter ? Fonçons, fonçons toujours vers le nord. Là, Tiouzemki connaissait bien la taiga. Pendant six jours, nous ne vîmes personne. Finalement, nous arrivâmes à une hutte abandonnée. Encore deux jours, dit Tiouzemki. Enfin, nous nous arrêtrâmes à dix minutes de la berge. Ce jour-là, nous abattîmes deux coqs de bruyère. La hache et la scie travaillaient dur, au bout d'une semaine, la maison était finie, nous avons une table, des chaises, un lit et une cheminée. Tiouzemki tua un cerf, Marchal chassait le lièvre

et le soir-même, nous nous promenions déjà en vêtements civils et nous réservions une chambre à l'hôtel Hannibal. Mélius se coucha de bonne heure et moi, je suis monté au casino pour jeter un coup d'œil sur la roulette. La soirée fut assez bonne, dès la minuit j'avais déjà gagné mes douze mille lires, et sur une idée je misai mille lires sur le vingt, comme ça, par intuition. Il sortit. Je mis tout sur le manque. Il sortit. Sur le rouge. Il sortit. Encore sur le rouge. Tout le monde transpirait. Le croupier tremblait. Sur le noir. Je gagne. La banque sauta.

Do you speak English ? m'a demandé un Américain.

Yes, sir, ai-je répondu.

Mister Cullachi me proposa une partie de poker, mais pas ici, plutôt sur son yacht, là-bas, dans la crique. Nous prîmes sa voiture.

Vous jouez avec sang-froid, me dit-il.

Avez-vous une cigarette américaine ?

Please.

Le yacht portait le nom de Diane, comme l'épouse de Mr. Cullachi. Nous bûmes du whisky sur le pont et nous sortîmes les cartes. L'aube pointait alors que j'atteignais les quinze mille.

Continuons ce soir, j'ai un peu sommeil, je viens d'arriver d'Europe –

Mettez les quinze mille, dit Cullachi énervé.
 Je vous en prie –
 Je gagnai.
 Mettez les trente mille –
 Vous ne jouez pas avec sang-froid, Mr. Cullachi, dis-je.
 Vous allez les mettre ?
 Yes.
 Je gagnai.
 Mettez les soixante mille, je mets le Diana –
 Le bateau ou la femme ?
 D'abord le bateau.
 Je gagnai.
 Cullachi était trempé de sueur. Devil, devil.
 Mettez le bateau, moi, je mettrai la femme –
 Mr. Cullachi, après cela, c'est fini. Je veux bien encore gagner votre femme, mais vos enfants,
 pas question, admettez que c'est trop –
 Vous le mettez ?
 Of course –
 Je gagnai.
 Le soleil était déjà haut. Je partis pour la ville et je cherchai Melius. Où pouvait-il être ?
 Certainement dans les parages d'une autorité quelconque. Melius, ses cachets, son uniforme, le
 bureau, les indigènes. En effet, je suis tombé sur lui dans un bar à côté du consulat américain. Il était
 en train de combiner une affaire, et à en juger par sa mine, une affaire des plus avantageuses.
 Que faites-vous ?
 Je vends des visas américains, j'en ai déjà vendu neuf, à cinq cent liras la pièce –
 Bagatelle, dis-je, buvons un gin –
 Vous bluffez. Qu'est-ce que vous faites ? Vous avez gagné quelque chose ?
 Je lui ai montré l'argent que j'avais en poche. Et il y a encore le yacht et la femme –
 Une femme ? Comment est-elle ?
 Blonde, américaine, comme une vedette de cinéma –
 Ah, vous avez donc joué aux cartes –
 Vous l'avez deviné –
 Et que faites-vous maintenant ?
 Je vous propose d'être le capitaine de mon yacht. Voulez-vous ?
 Mais avec plaisir. Nous achèterons quelques canons et nous nous ferons pirates –
 Objection. Je viens du front, j'en ai assez des coups de feu –
 Très bien, dans ce cas, cap sur l'Amérique du Sud –
 Je préfère le Mexique –
 Bon, allons au Mexique. Et qu'allez-vous faire de la femme ?
 Je vais la rendre à Mr. Cullachi –
 Comme ça, pour rien ?
 Par amitié. Ou voulez-vous l'avoir pour vous ?
 Merci. Le temps le plus long que j'aie jamais eu passé avec une femme dans ma vie, et ce une
 seule fois, c'était en tout et pour tout trente cinq minutes –

Quand je fus fait prisonnier, on m'enferma dans un wagon à bestiaux avec cinquante-cinq autres
 personnes, et le train partit. Par les barreaux de la fenêtre je voyais du sable, des sapins argentés et des
 corbeaux. La Pologne. Du sable, des sapins argentés et des corbeaux. Des heures et des jours, toujours
 et toujours du sable, des sapins argentés et des corbeaux. On ne nous donnait rien à manger. Deux
 hommes sont morts. Dehors, du sable, des sapins argentés et des corbeaux. Le quatrième jour, le train
 s'arrêta et on apporta des paniers. La porte fut ouverte et le contenu d'un panier fut jeté dans le wagon.
 Les hommes se jetèrent dessus. L'un d'eux se coucha sur la nourriture et se mit à s'en bourrer les
 poches. Un autre lui arracha les poches, un troisième lui martela la poitrine et lui retira ce qu'il avait
 dans ses mains. Ils se donnaient des coups de pied en hurlant. Cinquante-cinq hommes enragés se
 battaient pour des galettes de maïs. Ils s'arrachaient les cheveux, se couchaient, s'agenouillaient sur le
 tas, s'écrasaient les têtes. Les galettes s'éparpillaient. Elles furent piétinées, aplaties, elles collaient aux

semelles et finirent par disparaître dans les fentes du plancher. Aucune des galettes ne fut mangée. Je me tenais debout près de la fenêtre. A quoi bon ? Il n'en restera rien pour moi, ni pour personne. Au moins, je m'épargnerai les bleus et les ecchymoses. Mon cerveau était consumé par la faim. Je regardais dehors. Une gare. Des hommes et des femmes nous observaient avec effroi. Une des femmes s'approcha. Elle donna du pain. Elle avait des yeux bleu-clair, des cheveux blonds, et elle portait un manteau de coton gris. Elle ne vint pas à la fenêtre aux barreaux, elle pria le gardien de piquer le pain sur sa baionnette et de nous le tendre.

Cette femme, c'était Tamara. Tu sais, Michail, m'a-t-elle dit plus tard, je n'oublierai jamais ton visage dans ce train. Elle m'appelait Michail, jamais Micha, même dans les moments les plus tendres, sauf quand elle me lavait, me coupait les cheveux ou me peignait. Comme mari, comme amant, comme homme et comme père, j'étais toujours Michail. Tu sais, Michail, quand j'ai vu les cinquante hommes, là, tous comme du bétail, et toi seul tu te comportais comme un homme. C'est difficile d'être un homme quand on ne mange pas pendant quatre jours, ai-je dit. Oh, si tu avais vu tes yeux, comme ils brûlaient. Tu souffrais beaucoup. Oui, je souffrais, Tamara, mais pas de la faim, sais-tu, je souffrais de voir mes compagnons devenir du bétail.

A la gare suivante, les paniers ont réapparu. Les hommes se sont mis d'accord : l'un d'eux recueillera les galettes dans son manteau et elles seront distribuées en parts égales. Mais voilà ce qui s'est passé. La porte fut ouverte, le panier fut vidé dans le manteau, la porte se referma. L'homme était là, debout, et voyait les galettes. La distribution n'eut même pas le temps de commencer. L'homme regardait les galettes et émit un hurlement long, douloureux, puis il se jeta brutalement dessus et se remplit la bouche. Les autres criaient, lui arrachaient les galettes, cinq autres hommes accouraient et commençaient à bourrer les galettes dans leurs poches. Tous hurlaient, déchiraient des poches, arrachaient la nourriture des bouches par coups de poing pour l'engloutir eux-mêmes. Un des hommes sauta par-dessus les têtes et piétina le manteau de ses godasses en plein milieu. Le gardien dehors criait, criait encore, personne ne l'entendait, le gardien tira, tira encore, quelqu'un reçut une balle dans la cuisse. L'homme blessé hurlait, les autres déchiquetaient les galettes, en deux minutes il n'en resta que des miettes piétinées.

Je restais debout près de la fenêtre. Encore un jour sans manger. Le sixième. Soudain je vis la fille aux yeux bleus qui me tendait du pain au bout d'une pique. Elle souriait.

Qu'as-tu fait du pain ? m'a-t-elle demandé plus tard. Je l'ai partagé. J'en ai fait trente petites parts, je n'en ai gardé qu'une. Je savais que tu allais partager, dit-elle. Je t'ai aimé tout de suite, Michail.

Trois jours plus tard, à l'arrêt du train, je la cherchai immédiatement des yeux. Elle était là. A vingt pas de distance, elle parlait avec le gardien en montrant le wagon du doigt. Elle me tendit un grand pain coupé en petits morceaux. Comment t'appelles-tu ? ai-je demandé. Tamara, répondit-elle. Je ne l'oublierai jamais, elle mettait l'accent sur la deuxième syllabe, avec une intonation musicale, et elle souriait. Pourquoi veux-tu mon nom ? Parce que je veux prier pour toi. Tu es un homme bon, dit-elle. Personne n'est aussi bon que toi, ai-je répondu, et en plus tu es belle. Mais tu me fais la cour, maintenant ? me demanda-t-elle. Vais-je te voir demain ? Oui, tu vas me voir. Demandes-tu à cause du pain ? Je demande à cause de tes yeux. Même comme prisonnier tu es dangeureux, dit-elle. Mais ma voix est libre, ai-je répondu, et avec cette voix je vais prier pour toi.

On m'avait dit que la maladie des montagnes était pénible, mais ça ne me préoccupait pas. Le train montait lentement vers Mandarru, il avait déjà dépassé les deux mille mètres quand j'ai eu mon premier malaise. Je suis descendu à la gare pour m'adapter au changement de pression. Maudit sorocho. Il y avait là une quinzaine de personnes, couchées sur des civières, dans différents stades de la maladie. Je me suis étendu à mon tour.

A côté de moi, un grand homme mince. Le visage caché sous une casquette. Un pardessus et une couverture sur le corps. Il me jette un coup d'œil au passage.

Joshuah Pen, american citizen. And you ?

Michael Winemaster, Hungarian.

Oh non, dit Pen en gémissant, j'ai toujours rêvé de faire le sorocho en compagnie d'un hongrois –

Êtes-vous un quaker, Mr. Pen ?

Non, pourquoi demandez-vous ça ?

Parce que vous tremblez tellement fort.

Ca, ce n'est pas de la religion. C'est du sorocho – Il était tout pâle, et gémissait de temps en temps.

Vous pensez à quelque chose, Mr. Pen ?

Yes. Moi, je pense pour ainsi dire tout le temps. Je crois bien que je suis un grand penseur. Vous voyez ? Dans le genre de Platon, mais en plus grand. Pour ainsi dire, je pense sans arrêt. Êtes-vous capable d'imaginer une chose pareille ?

C'est difficile. Et quel est l'objet de vos pensées ?

Actuellement, je pense à une thèse éternelle de ma philosophie. Je n'ai jamais cru que cette maladie des montagnes –

Pause.

Sorocho –

Pause.

Bon, mais tout de même, dis-je en gémissant, tout de même, quel est votre grand problème ?

Bon, alors écoutez. Peut-être saurez-vous comprendre. Quel sera l'état d'âme d'une personne dont le nom est imprimé dans un journal avec lequel un inconnu se torche le cul ?

Je soupirai.

Là, vous être vraiment un grand penseur, Mr. Pen. Plus grand que Platon.

Deuxième point. Le journal publie maintenant non pas votre nom, mais votre portrait. Sur ce, quelqu'un que vous ne connaissez pas du tout, que vous ne verrez jamais dans votre vie, essuie son derrière merdeux avec votre portrait. Ce cas est encore plus grave que le précédent –

Gémissement. Pause.

Et alors, ai-je demandé, avez-vous résolu le problème ?

Non, Mr. Winemaster, jusqu'à ce jour, je n'ai pas réussi à le résoudre. Mais peut-être que vous

–

Pour moi, c'est un cas de cacotropisme –

J'y ai déjà pensé.

Pen geint et émet des renvois.

Vous pensez donc qu'il s'agirait de cacotropisme ? Ne serait-ce pas un peu trop superficiel ? Que dites-vous ? Pour moi, ce serait plutôt une metacacose des cacoides cacotones syncacotiques et diacacotiques -

Vous avez raison, mais seulement sur le plan cacomentale, dis-je, saisi par des vertiges –

Donc, en fin de compte, vous défendez le point de vue des hypnocacotiques ?

J'ai eu une fois l'occasion de parler avec le chef de file des hierocacophants –

A Cacopolis ?

Exactement, il s'agissait notamment de Cacomantus –

Il est le cerveau de la cacosophie –

Et un excellent cacologien. C'est lui qui –

A rejeté la cacolâtrie –

Ainsi que la cacomanie et, sur des bases paracacoplexes cacométriques et en s'appuyant sur la cacographie sub-cacotide –

Continuez –

A fait de la cacomanie cacocentrique –

Je comprends. Vous parlez donc de la conception cacomentane –

Vous la rejetez ?

Cacodictement. Lors de mon voyage en Grande-Caconie, j'ai été le disciple de Caconogras, et avec le maître des cacocephaloides, nous –

J'ai entendu parler de lui. C'est lui le cacophoros officiel, le fils de Cacomegas et le pourfendeur des pseudo-caconides –

Et le fondateur de la deuterocacomanie –

Cacophile –

Et cacophage –

Et le défenseur du système cacophysique –

A la fin de sa vie, il s'est tiré une balle dans la caque avec son cacopistolet –

Donc vous, vous professez que quelqu'un dont le nom ou le portrait servent à des gens à s'essuyer le cul tombe dans un état de télécacose cacopathique –

Yes. Cette cacoformation de télécacose se transforme, dès que la chasse est tirée, en hydrocacose et devient cacoscendante –

Tout en restant cacotèle –

Et ultracacophile –

Thanks. Dans la préface de ma cacotechnique, j'exprimerai une reconnaissance toute particulière envers vous, en tant que spécialiste de la réalcacologie –

Vous m'honorez, Mr. Pen, je ne suis qu'un cacodidacte, même si j'ai une certaine cacopratique –

Du point de vue de la cacodicée, c'est –